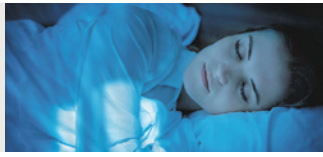


PSYCHO
QUE RÉPARE
LE SOMMEIL EN NOUS ?
PAGE 12



DOSSIER
STRABISME : IL EST IMPÉRATIF
D'INTERVENIR
AVANT L'ÂGE DE 3 ANS PAGE 10

Les troubles mentaux, première pathologie des jeunes

Dans une population globalement en bonne santé physique, anxiété, dépression ou troubles du comportement pèsent lourd et touchent les enfants de plus en plus tôt.



ANNE PRIGENT

JEUNESSE Anxiété, dépression, troubles du comportement... en quelques années, les troubles mentaux ont pris la première place sur le podium des maladies qui impactent la santé de nos enfants. Pour parvenir à cette conclusion, le Pr Bruno Falissard, pédopsychiatre et directeur du Centre de recherche en épidémiologie et santé des populations, a comparé les données de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), qui évalue le nombre d'années en bonne santé perdues en raison d'une pathologie, entre 2000 et 2015.

« Globalement, les enfants entre 5 et 15 ans vont de mieux en mieux. Mais comme cette amélioration est moins nette pour la santé mentale, la part relative des troubles mentaux augmente », plus particulièrement dans les pays occidentaux, souligne l'auteur de l'étude publiée sur le site de la revue *Child and Adolescent Psychiatry and Mental Health*. Cette dernière a également permis de classer chaque trouble mental en fonction de la souffrance ressentie par les enfants. Résultat : les troubles du comportement, les troubles anxieux, les troubles dépressifs majeurs et le syndrome d'autisme-Asperger arrivent en tête du podium.

« Cette étude nous démontre que les troubles du comportement représentent une part importante de la souffrance de l'enfant. Or ces enfants impulsifs ou encore qui ne savent pas gérer leurs émotions et ne peuvent pas se contrôler subissent souvent la double peine. Ils vont mal et le plus souvent on les voit comme des enfants mal élevés et non pas comme des enfants en souffrance », souligne le Pr Bruno Falissard.

Il faut dire que, d'une façon plus générale, il est difficile pour les adultes d'imaginer qu'un enfant puisse souffrir psychologiquement. Or l'enfant n'est pas un âge heureux pour tous. « Il y a vingt-cinq ans, la dépression concernait quasi exclusivement les adolescents. Or elle apparaît désormais plus fréquemment chez des enfants avant l'âge de 10 ans. Il

à quelques années, pour qu'un enfant jeune fasse une dépression, il fallait une série d'événements déclenchants. Ce n'est plus le cas », explique le Pr Marie-Rose Moro, chef de service à la maison des adolescents de Cochin à Paris. Et les actes suicidaires chez les moins de 11 ans sont de plus en plus nombreux.

Les automutilations ont explosé : en vingt ans, cette pratique a augmenté de plus de 300 % chez les jeunes

D'autres troubles, longtemps cantonnés aux affres de l'adolescence, touchent désormais des populations de plus en plus jeunes. C'est le cas par exemple de l'anorexie mentale. Cette dernière, qui frappait plutôt les jeunes filles de milieux aisés après la puberté, concerne de plus en plus de jeunes filles prépubères mais aussi des garçons et de tous les milieux sociaux.

Pour le Pr Xavier Pommereau, responsable du pôle adolescent au CHU de

Bordeaux, les troubles du comportement alimentaire sont devenus un véritable sujet de préoccupation. « À côté des troubles classiques comme l'anorexie mentale et la boulimie nerveuse, nous voyons apparaître de nouveaux troubles », explique le spécialiste. C'est, par exemple, le surpoids et l'obésité liés à un repli sur soi et une addiction aux jeux vidéo chez de jeunes garçons ou la boulimie avec vomissement rencontrée chez des jeunes filles. « Certaines peuvent se faire vomir 3 ou 4 fois par jour, avec de véritables risques pour leur santé », met en garde Xavier Pommereau.

Autre phénomène qui interpelle les pédopsychiatres, l'explosion des automutilations : sur vingt ans, cette pratique a augmenté de plus de 300 % chez les jeunes. « Une étude que j'ai menée auprès de 2 000 adolescents de 15 ans des régions Alsace et Poitou-Charentes montre que 33 % d'entre eux se sont automutilés au moins 1 fois », affirme le professeur Ludovic Gicquel, chef du pôle de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent du CHU de Poitiers.

Des automutilations qui, là encore, se rencontrent de plus en plus chez de

très jeunes filles. Elles ne sont pas pour autant le témoignage d'un passé traumatique « Elles traduisent ainsi un état de mal-être. Elles passent à l'acte sur leur propre corps car elles ne se sentent pas suffisamment reconnues. Leur seul objectif dans la vie est d'avoir de l'argent et d'être célèbres. Ce sont des jeunes en manque de projets, d'engagements », analyse le Pr Xavier Pommereau.

Autant de troubles qui traduisent le mal-être chez les plus jeunes. Ils seraient ainsi, entre 10 et 15 %, à traverser des moments très difficiles, rappelle Marie-Rose Moro dans son rapport. « Mission bien-être et santé des jeunes », de novembre 2016. Pourtant, même si la pédopsychiatrie s'est démocratisée, certaines familles hésitent encore à faire appel aux professionnels par peur de la stigmatisation. « Les patients arrivent dans nos cabinets quatre ans après l'apparition des premiers symptômes », affirme le Pr Maurice Corcos, qui dirige le département de pédopsychiatrie de l'Institut Mutualiste Montsouris à Paris. Or, comme pour nombre de pathologies, plus la prise en charge se fait tardivement, plus elle sera difficile à soigner. ■

De la soie d'araignée pour recoller les os

BIOMATÉRIAU Les araignées et les papillons ont une fois de plus inspiré des chercheurs. Des ingénieurs en biomatériau de l'université du Connecticut (UConn) ont réussi à créer un matériau biodégradable à base de fibre de soie d'araignées ou de certains lépidoptères. Résistant, flexible, biodégradable, il a toutes les qualités nécessaires, selon le professeur Mei Wei pour être utilisé en chirurgie pour aider à la réparation des fractures.

Ce nouveau matériau composite est constitué de trois composants principaux. Le premier est la fibroïne, une protéine fibreuse qui forme la structure de la soie, réputée pour sa résistance à la traction. Le deuxième est l'acide polylactique, un polymère biodégradable déjà utilisé pour les sutures en chirurgie. Obtenu à partir d'amidon de maïs, on l'appelle parfois le bioplastique. Le troisième est l'hydroxyapatite, principale composante minérale de l'émail dentaire, de la dentine et de l'os.

Avec ses collègues Dianyun Zhang, Bryan Heimbach et Beril Tonyali, Mei Wei a testé de nombreuses formulations de son composite en faisant varier les proportions de chacun des composants et la façon de les mixer et de les placer. Au bout du compte, après des dizaines d'essais, ils ont obtenu un matériau dont la coupe est comme un rayon de ruche : chaque cellule est occupée par un fil de fibroïne et au lieu de cire, ils sont « noyés » dans un ensemble acide polylactique et hydroxyapatite, qui forme une biocéramique.

Dans le compte rendu de leurs travaux, publié dans le *Journal of Mechanical Behavior of Biomedical Materials*, les chercheurs estiment que leurs « résultats avec ce composite biodégradable montrent de grandes performances en termes de résistance et de flexibilité, qui s'avèrent être parmi les plus élevés de ceux mesurés avec des biomatériaux similaires ».

Sa qualité « bio » présente des avantages certains par rapport à d'autres soutiens osseux comme les plaques ou tiges de métal, qui peuvent entraîner des irritations et des inflammations, et qui sont, paradoxalement, parfois trop rigides pour permettre une bonne réparation de l'os. Le biomatériau réalisé est également résilient, c'est-à-dire présentant une bonne capacité à résister aux chocs. Il met environ une année à se biodégrader. « Je suis sûr que l'on peut encore augmenter ses performances », assure Mei Wei. L'équipe travaille d'ores et déjà dans ce but, avec par exemple une forme cristalline d'hydroxyapatite ou une formulation différente du substrat structural.

JEAN-LUC NOTHIAS

TOC TOC DOCTEUR

Retrouvez ce mardi à 15h10 notre émission « Toc Toc Docteur », présentée par l'équipe du Figaro Santé et consacrée à l'homéopathie
→ à suivre sur lefigaro.fr et sur facebook.com/lefigaro

La pédopsychiatrie, une spécialité en souffrance

L'ÉTUDE MENÉE par le Pr Bruno Falissard (lire ci-dessus) tombe à point nommé pour rappeler que la santé mentale de nos enfants est devenue une priorité. Or le domaine de la psychiatrie semble aujourd'hui, plus encore que d'autres champs de la médecine, sinistré. « Dans certaines régions, nous avons des délais d'attente de six mois à un an pour une prise en charge. C'est beaucoup trop long », tempête le Pr Maurice Corcos, pédopsychiatre à l'Institut Mutualiste Montsouris à Paris.

La cause ? D'une part, une offre de soins en nette diminution. Il faut dire que, selon les régions, il manquerait entre 7 et 41 % de professionnels qualifiés pour répondre à la demande. D'autre

part, une demande en forte hausse. Ainsi, le nombre « de mineurs jusqu'à l'âge de 15 ans ou de moins une fois dans l'année dans les inter-secteurs de pédopsychiatrie a connu une hausse de plus de 80 % entre 1991 et 2003 », notait le rapport d'information du Sénat sur « La situation de la psychiatrie des mineurs en France », en 2017.

« Victime de son succès »

Une augmentation qui s'est poursuivie jusqu'en 2014, à un rythme soutenu de 22 % avant de s'atténuer. Or difficile pour les structures en place de faire face à cet afflux. « Notre système a été victime de son succès. Nous avons resserré les mailles du filet pour repérer de plus en

plus d'enfants en souffrance. Mais, alors que le bilan nécessite deux jours, le suivi va durer trois ou quatre ans », analyse le Pr Ludovic Gicquel, pédopsychiatre au CHU de Poitiers. Une demande de suivi en augmentation d'autant plus difficile à assurer lorsque le nombre de pédopsychiatres a été divisé par deux entre 2007 et 2016. « Nous sommes le pays européen où l'offre de soins en pédopsychiatrie est la plus faible du point de vue des praticiens », écrivait Marie-Rose Moro dans son rapport « Mission bien-être et santé des jeunes », de novembre 2016.

Et la situation va mettre du temps à s'améliorer puisqu'il existe plusieurs facultés sans aucun professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent

pour former les internes et donc les futurs psychiatres qui voudraient choisir cette spécialisation. « On est très précisément là dans un cercle vicieux qui ne permet pas une formation suffisante de psychiatres d'enfants et d'adolescents, qui renforce la pénurie alors que la demande de la société ne fait, quant à elle, qu'augmenter ! », notait encore la psychiatrie.

Le cri d'alarme des pédopsychiatres semble avoir été entendu par la ministre de la Santé, qui a annoncé plusieurs mesures en faveur de la pédopsychiatrie. Mais, pour le moment, les spécialistes trouvent que les paroles mettent encore du temps à se traduire en acte. ■

A.P.